

« L'HISTOIRE DE FRANCE, SI RICHE EN FAITS GRANDIOSES, COMPORTE AUSSI DES REMOUS DRAMATIQUES QU'ON POURRAIT QUALIFIER DE REVOLUTIONS MANQUÉES. CELLE QUI EST CONNUE SOUS LE NOM FUTILE DE FRONDE — CE JOUET D'ENFANT MANIÉ QUELQUEFOIS IMPRUDEMMENT — A TROUBLÉ GRAVEMENT LE DÉBUT D'UN GRAND RÈGNE. POUVAIT-ELLE RÉUSSIR? IL S'EN EST FALLU DE PEU QU'ELLE NE CHANGEÂT LE COURS DES ÉVÉNEMENTS. M. GEORGES MONGREDIEN, QUI MIEUX QUE QUICONQUE A PÉNÉTRÉ LES DESSOUS DE CETTE AVENTURE TÉNÉBREUSE, EXPOSE ICI CE QUI SE SERAIT PASSÉ SI, MIEUX CONDUITE, ELLE AVAIT ABOUTI AU TRIOMPHE DES CONSPIRATEURS.

(...)

On a peine, en vérité, à imaginer notre histoire de France privée des splendeurs de Versailles, des premières victoires du règne de Louis XIV. Le pouvoir démantelé entre les parlementaires et les princes, nous n'aurions pas eu les grands ministres d'origine bourgeoise, Colbert, Le Tellier, Louvois, précisément choisis par Louis XIV hors de la noblesse pour éviter le retour des excès de la Fronde.

Nous n'aurions pas vu cette noblesse domestiquée de Versailles satisfaite de vivre auprès du Roi-Soleil et d'emprunter son éclat à son seul souverain, que nous a peinte Saint-Simon. Ce régime politique et financier que nous essayons d'imaginer ensemble n'aurait pas pu durer car, d'une manière ou de l'autre, l'ordre finit toujours par s'imposer et par succéder au désordre ; un jour ou l'autre, une main de fer, française ou étrangère, eût repris les rênes abandonnées par un pouvoir central débile.

L'histoire politique n'eût pas été seule changée, si la Fronde avait réussi. Supprimez, par l'esprit, la monarchie absolue, c'est tout le classicisme littéraire et artistique qui disparaît, car il n'est que le reflet, sur le plan esthétique, de la monarchie absolue. Les académies et surtout l'académisme ne sont concevables que dans un régime fortement centralisé, puissant, dominé par la figure centrale du souverain, dont la gloire est l'animatrice et l'inspiratrice des artistes. Sans la volonté royale qui imposa la construction de Versailles à un Colbert hostile, qu'eussent fait Le Brun, Le Nôtre, Le Vau, Mansart ? Sans les fêtes de Versailles, de Fontainebleau ou de Chambord, qu'eût été le théâtre de Molière, l'Opéra de Lulli ? Le Siècle de Louis XIV, ainsi que l'a baptisé Voltaire, ce n'est pas seulement le siècle où Louis XIV a vécu et régné, c'est le siècle qu'il a fait, que sa volonté puissante a modelé selon ses propres conceptions. Je n'en veux pour preuve que les grands écrivains de l'époque, les classiques, ceux que les jeunes romantiques qualifiaient irrespectueusement de vieilles perruques. Sans doute, ils ont porté la grande perruque à marteaux et soumis leur art aux exigences du goût imposé par le Souverain. Mais, s'ils avaient en eux le génie, rien n'assure qu'ils avaient le génie classique, tel que nous le concevons, dès leur naissance. Prenons les plus grands, Racine, Molière, Boileau, qui deviendra le législateur du Parnasse. Regardons-les vivre avant 1661, c'est-à-dire avant le règne personnel de Louis XIV. Ce sont de jeunes hommes, dont certains n'ont guère dépassé vingt ans. Les récentes recherches de l'histoire littéraire nous permettent de savoir un peu ce qu'ils faisaient alors ; ils fréquentaient les cabarets du Mouton Blanc ou de la Pomme de Pin avec des libertins comme Chapelle ou des indépendants comme Furetière ; ensemble ils brocardaient les écrivains arrivés et surtout Chapelain, qui allait devenir un véritable ministre des Lettres ; c'est autour d'une table de cabaret, au milieu des pots, qu'ils écrivirent ensemble contre lui l'amusante parodie du Cid intitulée Le Chapelain décoiffé, que Boileau lança ses premières

satires, frappant à droite ou à gauche, sans toujours se soucier de lire les œuvres de ceux qu'il attaquait. Bref, les futurs grands apparaissent alors comme de jeunes écervelés fort libres d'esprit, insouciant des règles et peu respectueux des représentants officiels de la littérature. Or, si ces mêmes hommes sont très vite devenus les auteurs du Misanthrope, d'Andromaque et de l'Art poétique, c'est qu'ils ont subi tous ensemble, et sans peut-être en avoir clairement conscience, la même influence, qui est bien celle de la volonté d'ordre et de régularité du roi. Certains d'ailleurs, plus indépendants, se sont montrés rebelles à cette influence, tel un La Fontaine resté fidèle à Foucquet après sa disgrâce, et continuant à publier ses Fables et ses Contes, au gré de sa seule fantaisie, ou un Saint-Evremond, préférant à la soumission la liberté de l'exil anglais. Mais presque tous, auteurs dramatiques, peintres, sculpteurs, architectes, se sont pliés aux règles imposées de Versailles, ont cessé d'aller chercher leur inspiration et leurs modèles en Espagne ou en Italie, et, tous ensemble, ont créé cet art classique français qui a rayonné sur l'Europe pendant tout le XVIIIe siècle.

Voilà ce dont une victoire de la Fronde nous eût privés. Au lieu de ce classicisme sans doute un peu rigide, mais qui, remontant aux sources mêmes de l'humanisme, nous apprend à considérer les aspects éternels de l'homme, qui imposa une esthétique conforme à l'esprit du régime et qui donna naissance à tant de chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature, nous aurions connu un prolongement et, fatalement, une décadence de la littérature indépendante de l'époque Louis XIII ; nous aurions vu fleurir à nouveau les burlesques, les grotesques, les baroques, les libertins, épris d'individualisme, de liberté, et de fantaisie, rebelles à toute discipline. Une littérature à l'échelle de Scarron et des mazarinades n'eût pas remplacé notre art classique.

Le tableau, sans doute, est sombre, mais telles eussent bien été les conséquences d'une Fronde victorieuse. Tout cela eût fini dans une anarchie politique et financière, dans une misère généralisée que la Fronde, par ses désordres, préfigurait déjà. Louis XIV devenu un petit roi de Bourges ou d'ailleurs, sans autorité, le pays divisé, déchiré par les factions opposées, en proie aux luttes civiles et, en définitive, comme au temps de la guerre de Cent ans, l'ennemi venant imposer l'ordre chez nous à son profit, peut-être même avec l'humiliation supplémentaire de voir un prince de Condé à la tête des troupes espagnoles.

On peut penser ce que l'on veut de la Révolution de 1789, mais il est incontestable qu'au prix d'épreuves douloureuses, elle a su imposer un ordre nouveau, parce qu'elle était mue par un idéal. Auguste Comte l'a dit : « On ne détruit que ce que l'on remplace. » Or, la Fronde était bien incapable de remplacer le système de la monarchie absolue par un régime nouveau. Désordre elle-même, sans doctrine politique, sans idéal, elle ne pouvait créer un ordre quelconque. Et si elle avait réussi, puisque telle est l'hypothèse où nous nous sommes placés, sa victoire n'eût pu être qu'éphémère, et elle eût, un peu plus tard, fatalement échoué, comme avait échoué la Ligue, comme échoueront toujours les mouvements populaires indifférents à l'intérêt national et seulement fondés sur la défense d'intérêts privés obligatoirement contradictoires. Mais cet échec tardif aurait aggravé la situation et multiplié les ruines et les misères.

La Fronde, en définitive, fut un mouvement purement négatif, destructeur, qui n'avait en lui ni la force, ni la cohésion, ni l'idéal propres à l'emporter sur un régime plusieurs fois séculaire et, en dépit de sa faiblesse temporaire, fort de ses traditions et des bases solides que lui avait récemment données un Richelieu.

Je ne prétends pas que la monarchie absolue soit nécessairement, en tout temps et en tout lieu, le meilleur des régimes politiques ; les tares et les vices de la nôtre apparurent très tôt, sous le règne même du souverain qui l'incarna le mieux. Il serait

facile de démontrer qu'elle n'a vécu sainement qu'une vingtaine d'années, de la prise du pouvoir personnel par Louis XIV à la mort de Colbert. La décadence commença donc très tôt et dura plus d'un siècle. Mais, en matière de régime politique, il ne faut jamais raisonner dans l'abstrait ; on a souvent dit que la politique était la science du possible ; c'est en fonction des circonstances temporelles, des mœurs, des traditions et des idées dominantes qu'il faut juger les régimes politiques.

Il m'apparaît évident, en se replaçant dans les circonstances historiques données en 1652, qu'il est en définitive heureux pour les destins de la France que Mazarin, grâce à son habileté, à sa grande souplesse, grâce aussi à l'appui fidèle d'Anne d'Autriche, désireuse de laisser à son fils un pouvoir fort, soit venu à bout des frondeurs. Il y est arrivé en les combattant, mais surtout en les divisant, en les opposant les uns aux autres, ce qui était aisé puisque leurs intérêts les opposaient déjà. Il y est parvenu aussi parfois en les achetant, car tous les moyens lui étaient bons et les scrupules ne l'étouffaient pas. Quels que soient ses défauts personnels et les tares du gouvernement qu'il dirigea jusqu'à sa mort, pendant dix ans encore, il acheva l'œuvre des traités de Westphalie par la paix des Pyrénées, sanctionnée par le mariage espagnol. Ayant su surmonter les désordres d'une époque révolutionnaire, il permit la restauration et le développement de la monarchie absolue ; ce régime, ne l'oublions pas, mit la France à la tête de l'Europe, assura pour longtemps le rayonnement européen de nos lettres et de nos arts, le prestige universellement reconnu de la pensée française et, dans le domaine intérieur, un véritable régime politique solidement organisé, ce que la Fronde victorieuse n'eût jamais apporté à notre pays. »